

Le Père Jacques MAGNÉE.

La plupart d'entre nous se souviennent encore de cette matinée du 19 juin 1942, où nous parvint la nouvelle officielle de la mort du Père Magnée au camp de concentration de Dachau. Chez les élèves, ce fut la tristesse allant même jusqu'aux larmes ; dans les familles, en ville, la consternation mêlée à une juste indignation. C'est que le Père Préfet, arrêté un an auparavant par la Gestapo, était parti en laissant derrière lui le souvenir d'un dévouement inlassable autant que discret, d'une bonté rayonnante qui lui avait gagné tous les cœurs. Vie toute simple pourtant et sans éclat, mais que la souffrance et l'épreuve allaient grandir et hausser jusqu'à l'héroïsme le plus pur.

Né à Verviers, le 29 juin 1903, il fit ses études primaires dans sa ville natale, chez les Frères de l'Institut Saint-Michel ; ses Humanités au Collège Saint François-Xavier. C'est là qu'il prit une part active à la vie scout, dont il fut un des plus fervents animateurs. Entré au noviciat des Père de la Compagnie de Jésus, à Arlon, le 23 septembre 1922, il parcourut tout le cycle normal de sa formation religieuse, intellectuelle et sacerdotale, interrompu seulement par quelques années de régence au Collège Notre-Dame de la Paix, à Namur, en qualité de surveillant. Au cours de cette première tranche de vie, il se distingua déjà par sa bonté accueillante, ce don de sympathie par lequel il s'attachait tous les esprits. La souffrance l'avait déjà marqué de son empreinte. Envoyé à Charleroi en juillet 1936, pour y faire du ministère après son troisième an, il s'y voit confier le poste de Préfet de discipline, laissé vacant par la mort du Père Declerck.

Quoique de santé délicate, il prit cette charge si lourde et si ingrate avec joie et esprit surnaturel. Surveillant, il avait pu constater l'influence profonde qu'on pouvait exercer dans ce poste ; préfet, il voyait dans cette charge tout un champ d'apostolat fécond dans lequel il aurait l'occasion de connaître et d'approcher tant de jeunes gens et de familles dont il serait le trait d'union et qui lui permettrait de former le caractère d'une jeunesse à laquelle il avait voué toute sa vie, toutes ses forces, tout son cœur. Il accepta également la tâche d'aumônier de l'unité scout du Collège, et s'y fit de nombreux amis.

Le témoignage unanime des élèves, des parents, des professeurs nous dit assez combien il réussit : tact, délicatesse, entregent et distinction sans recherche, tout concourait au rayonnement discret mais profond d'un prêtre doux et humble de cœur, à l'instar du Maître.

Et cependant pour le connaître et l'apprécier justement, il fallait l'approcher d'assez près. Le Père ne se livrait pas facilement ; une certaine timidité voilait ses belles qualités. Mais on sentait vite qu'il avait été à l'école de la souffrance et c'est ce qui donnait à sa charité ce quelque chose d'à la fois discret et agissant, qui, aussi bien de la part des élèves que des parents lui avait acquis tant de confiance et de respect.

Un peu trop bon peut-être, soit, mais il avait si peur de ne pas être assez compréhensif pour les petites misères de la jeunesse ! Il se donnait tout entier à ses élèves, il se donnait à son cher collègue, qu'il aimait fort et dont il se faisait le pourvoyeur infatigable. Il se donnait aussi à ses pauvres, à ses pauvres honteux surtout qu'il soutint si souvent de son aide discrète, se faisant mendiant pour eux.

Au cours des journées tragiques de mai 1940, il fut contraint de quitter Charleroi. Parti le dernier, il ne trouve aucun moyen de transport, il dut faire toute la route à pied. Oublieux de sa propre sécurité, il se fit le guide d'un groupe important de religieuses, rencontrées

providentiellement et pour lesquelles il se dévoua pendant plusieurs jours à travers les bombardements jusqu'à ce qu'il ait pu éloigner d'elles tout danger. Un jour, marchant entre les deux lignes de feu, il rencontre l'Ecole Apostolique de Verviers qui partait, elle aussi, en exode. Les Pères lui offrent une place dans un camion militaire qui en quelques heures l'emportera loin de tout danger. Mais il n'y a place que pour lui et plutôt que d'abandonner ces vingt religieuses, il continue sa route au milieu des bombardements. Simple trait, mais qui montre bien jusqu'où il savait pousser le dévouement, « in finem », comme le Christ, jusqu'au don de sa vie.

Et cela, comme tout le reste, simplement, comme s'il n'avait rien fait d'extraordinaire, mais donnant en tout l'impression d'une vertu solide, d'un profond esprit religieux qui rendait la vertu aimable.

Vint la journée du 10 mai 1941. Une punition infligée à un élève rexiste qui voulait faire au collègue une propagande pro-allemande fournit à la Gestapo un prétexte trop facile, pour exercer des représailles contre ce clergé honni qui fut à l'honneur dans la résistance. Délation, campagne menée dans une abominable feuille nazie, soi-disant belge, il n'en fallait pas davantage. Un mois plus tard, le 11 juin, à 10 heures du matin, le P. Magnée était arrêté dans son bureau et conduit à la Gestapo, puis à la cellule 27 de la prison de Charleroi.

Deux mois plus tard, il était transféré à la prison de Saint-Gilles. Car des indiscrétions, ou des paroles de ses geôliers nous donnent la certitude de plus en plus claire que le dossier du détenu se gonfle chaque jour de nouvelles accusations venues on ne sait d'où, plus mensongères les unes que les autres. N'insinue-t-on pas qu'il a porté préjudice aux intérêts militaires et, de ce fait, attenté à la vie et à la sécurité d'innombrables soldats allemands et que, de ce chef, il ne peut plus même être considéré comme prisonnier politique.

Aussi, vers la mi-octobre, le transféra-t-on dans le camp de

concentration d'Oranienburg et enfin, dernière étape de son calvaire, au camp de répression de Dachau, tristement célèbre par les atrocités qui s'y commirent.

On ne saura sans doute jamais tout ce que, durant sa captivité d'un an, le Père Magnée a souffert.

Mais ce que nous savons par ses lettres, ce fut l'éclat avec lequel il fit briller la solidité de sa vertu et la trempe de son caractère.

Ce que nous savons, c'est qu'il supporta vaillamment son épreuve, pensant plus à consoler les autres qu'à gémir sur son sort.

Ses rares lettres demandent de rassurer sa vieille maman : « Vous pouvez lui redire que tout va bien et que le moral est excellent. Elle ne doit avoir aucune inquiétude ». Et ceci n'était pas une formule sous sa plume.

Sa pensée va souvent vers son cher collègue du Sacré-Cœur. Confrères, supérieurs, élèves et leur famille, auxquels il avait toujours donné le meilleur de lui-même. Il écrit à sa mère : « Tu peux écrire au Révérend Père Recteur de Charleroi que je suis toujours plein de courage et de patience, et que je pense tous les jours à Charleroi, aux amis, aux élèves, aux parents ». Mais où l'on trouve toute la profondeur de son âme, c'est dans une lettre clandestine qu'il parvint à faire passer de la prison de Saint-Gilles au R. P. Provincial, au moment où il venait de recevoir la nouvelle de son prochain départ pour une destination inconnue.

« Aujourd'hui, j'ai appris que j'allais quitter la prison de Saint-Gilles, demain vers 8 heures, je vais dans une autre prison. Où ? Je n'en sais rien... Je suis indifférent, je suis prêt à aller n'importe où. Qu'on ne se tracasse pas à ce sujet.

« J'accepte ma captivité comme un don du Bon Dieu et je lui demande de m'aider à devenir un meilleur instrument à son service. Je prie tous les jours pour la Sainte-Eglise, pour les Compagnies, pour les Provinces, pour le cher Collège du Sacré-Cœur. Je pense tous les jours aux Pères et aux Frères de Charleroi.

« Il est possible que j'aie dans une prison de province, à Charleroi, par exemple, ou à Merxplas. Il est possible aussi que je sois libéré. Tout est possible. Tout est bon, et je suis prêt à tout ».

« Ici, à Saint-Gilles, j'ai pu communier deux fois. Trois fois, j'ai pu assister à la Sainte-Messe. Quand pourrais-je célébrer ? C'est la seule chose qui me coûte beaucoup, d'être privé de ma messe. Je ne le dis jamais dans les lettres officielles, cela ferait trop de plaisir à certains messieurs ».

« Je suis prêt à tout. Tout est bon ». Tout, mais surtout l'accueil du Maître, qu'il a tant aimé, si bien imité dans sa bonté et le don de lui-même, jusqu'à la fin, comme un bon soldat du Christ.

Tout est bon et je suis prêt à tout. Pourrait-on trouver parole plus simple et plus ordinaire, pour traduire une indifférence plus sublime, un abandon plus total à la volonté de Dieu ?

Le 9 juin 1942, presque un an, jour pour jour, après son arrestation, il rendit son âme à Dieu. L'avis du décès donnait pour cause pneumonie et faiblesse cardiaque. Que cache cette formule stéréotypée qui se retrouvait dans tant d'annonces semblables ? Que de services, que de travaux épuisants, de vexations ! Nous le saurons sans doute un jour par des témoignages oculaires, car de son corps, nous ne retrouverons plus rien, puisque — dernier et suprême outrage — il fut jeté au four crématoire du camp.

(Eloge funèbre prononcé le 2 novembre 1944, par le R. P. Maurice Van Vlasselaer, Recteur).